Ah ! la mort n'est pas si cruelle :
De nous les trepassés gardent le souvenir,
Et la tombe est une tutelle.
Pourquoi saurait-elle ternir
Un seul instant l'éclat de la joie éternelle,
Plus les yeux du présent que ceux de l'avenir ?
Oui, quand sous tes gais campaniles
L'airain fait résonner l'accent qu'ont tant connu
Leurs jeunes oreilles dociles,
Il leur est encor bienvenu,
Et, sous la froide pierre, à leurs os immobiles
Il imprime pourtant un transport ingénu.

Ce qui ravit leur cendre chère,
C'est tantôt, dès l'aurore ou sur le long du jour,
Ton cri d'appel à la prière,
Alors qu'elle sent tour à tour
Lui venir les regrets d'une amitié de frère
Et les vœux retrempés dans l'espoir et l'amour ;
Et tantôt c'est la voix heureuse
Qui de l'austère étude enchaîne le devoir
Et marque une autre heure charmeuse,
Alors qu'on s'arme de vouloir
Et qu'on lutte en champ clos sans bataille haineuse,
Alors que le bonheur vient avec le savoir.

Tes morts, rendus à la jeunesse
Quand ils ont dépouillé le lourd masque du corps.
Et sa gênante petitesse,
Ils aiment ces jeunes efforts,
Cette lice brûlante et féconde en prouesse
Où peut-être jadis ils furent les plus forts.